

—Comment, cher oncle, pouvez-vous voir en elle une déesse ?

—Vous me pardonnerez, j'en suis sûr, d'avoir contrarié vos projets, le jour où je vous présenterai une jeune femme à la taille élevée, à la démarche légère, pareille à la divine chasseresse de l'antiquité, et dont vous serez fier d'être l'oncle.

—En attendant, je suis toujours votre très respectueux et très affectueux neveu.

—DIDIER D'AMBÈS.

Lucile était devenue écarlate, et un violent dépit contractait son ravissant visage. Pour n'être pas celui de Paris, le jugement de Didier sur sa personne ne l'en touchait pas moins au vif.

Un instant après, debout devant une grande psyché ovale, elle se contemplait de la tête aux pieds ; et l'image qui se réfléchissait dans la glace était si flatteuse que, consolée, elle sourit en murmurant : « Le sot ! »

Elle remit la lettre du marquis d'Ambès dans son enveloppe, et la posa sur la toilette de sa grand-mère. Quant à celle de Didier, elle la garda pour elle : c'était une arme.

Mais qu'était devenu le nectar des blondes avettes et autres friandises annoncées, et que l'express aurait dû apporter ? Le marquis d'Ambès avait complètement oublié de les lui faire remettre, et maintenant se frappait le front à la pensée de cette nouvelle distraction.

Lorsque Mme de Prévailles revint après une courte absence, Lucile lui remit la lettre du marquis, en lui expliquant pour quelle raison grave elle s'était permis de l'ouvrir.

—Eh bien, lui dit la douairière après avoir lu, vous voici au courant de nos projets. Que pensez-vous de Didier de Prévailles ?

Lucile répliqua vivement :

—Je l'ai bien peu vu, mais il est resté dans mon souvenir sous les traits d'un grand garçon mal bâti, à déplaisant visage.

—Le portrait est joli ! Comme vous vous aimez, Lucile, en le traçant ! Mais j'espère que vous reviendrez sur une impression déjà lointaine, presque d'enfant, car, mon vieil ami et moi, nous tenons beaucoup à vous unir.

Habituée à l'obéissance, Lucile n'osa rien répliquer ; mais elle se jura d'entrer plutôt au couvent que d'épouser un malappris qui la trouvait courte, trop grasse et sans éclat, alors qu'elle avait précisément la taille délicate, et un teint pétri de lis et de roses.

Quelques mois après, le distrait marquis et son neveu débarquèrent,

en bel équipage, au château de la Roche. L'oncle fut logé en la grande chambre des tapisseries, Didier en une plus petite et toute coquette, dont le plafond peint représentait des amours portant des torches, et se jouant avec des chaînes de fleurs.

Parti sans méfiance avec son oncle, il n'avait pas soupçonné l'embûche dressée au but du voyage. Il se promit de résister jusqu'à la mort.

Mais à peine eut-il vu Mme de Prévailles que, percé de mille flèches, comme le marquis l'avait prévu, il ne traitait plus Lucile que de divine, d'adorable, d'incomparable : pour la richesse des épithètes, il égalait maintenant et dépassait même parfois son oncle. Lucile restait de glace... tout en le trouvant, au fond du cœur, un cavalier accompli.

Il serait reparti désespéré, si, se jetant un jour à ses pieds, il n'était parvenu à éclaircir le mystère de son refus.

—Moi une déesse, moi fraîche comme l'aurore !... Je suis courte, et mon teint...

—O Lucile, adorable Lucile, qui a pu dire !...

—Vous même !

—Moi, divine Lucile ! Comment, cruelle, vous riez ainsi de moi au moment où, désespéré, je suis prêt à me transpercer de mon épée à vos pieds !

—Vous-même, vous dis-je, et en voici la preuve.

Et de son corsage, elle tira, toute chiffonnée par son dépit, la lettre gardée comme une arme contre ce mariage.

—Riez-vous votre signature ?

—Non, Lucile, mais je vous avais vue une seule fois, enfant encore, et depuis vous vous êtes parée de toutes les grâces de la jeune fille, et quelles grâces !...

Il parla tant et si bien que, la main dans la main, ils se présentèrent devant la douairière et le marquis.

Celui-ci jura que la fatale distraction qui avait failli désunir deux cœurs faits l'un pour l'autre, serait sa dernière. Il repartit du château sa tabatière dans sa poche, et sa perruque sur ses oreilles. C'était bon signe.

Mais un mois après, ayant oublié le jour du mariage de son neveu, et qu'il devait conduire la douairière, il arrivait bride abattue à la Roche.

Il n'eut que le temps de secouer la poussière du voyage et de se précipiter pour lui offrir la main. Ce fut sa dernière grande distraction, enregistrée par l'histoire anecdotique du commencement de l'Empire.

LOUISE MUSSAT.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 24 AVRIL 1897

Les Etapes d'un Million

XXVI

(Suite)

—Je vous le demande comme une grâce, car si l'on s'apercevait que vous avez pour moi plus d'égards que pour les autres, l'éveil serait vite donné et mettrait ma vie en danger.

—Nous ferons pour le mieux de vos intérêts, Monsieur de Vau-naye, ajouta le patron ; à partir de ce jour, je vais laisser Bruck tranquille et ne plus le taquiner sur les futures défaites de sa nation ; par exemple, il ne perdra rien pour attendre ; vous parti, et en lieu sûr, je me rattraperai largement ; je déteste les Allemands.

—Tais-toi donc, repartit d'un air suppliant dame Catherine ; il nous arrivera malheur, c'est certain, par ton verbiage. Il est neuf heures, tout le monde à la chambre.

Maître Berthoud et Gaston se serrèrent cordialement la main, et chacun alla prendre un repos bien mérité.

Le lendemain, chacun se remit au travail avec une ardeur nouvelle ; Frantz Raab abattait de la besogne comme deux.

A un moment donné, se trouvant seul avec Bruck, ce dernier l'interpella :

—Dites-moi, camarade, est-ce que le patron vous a mis aux pièces, que vous prenez à peine le temps de respirer ?

—Je n'en sais rien, répondit Gaston ; mais ce travail me plaît et je m'y donne sans réserve.

—Il ne vous donnera pas un sou de plus par journée.

—C'est probable,

—Eh bien, à quoi bon s'esquinter de la sorte ?

—Affaire d'habitude.

—Oui, mais cette habitude porte préjudice à ceux qui vous entourent.

—Mon travail vous gêne.

—Sans doute ; avant trois jours, le patron aura remarqué que ma besogne ne vaut pas la vôtre, et vous, Autrichien, vous serez préféré au Prussien ; on vous gardera, et moi, je serai invité à chercher de l'ouvrage ailleurs.

—Camarade Bruck, je puis vous assurer qu'il n'en sera pas ainsi ;

je suis de passage dans ce pays, simplement ; mon intention est de rentrer dans le mien le plus tôt possible, dès que j'aurai gagné quelques marks ; tranquillisez-vous donc à ce sujet et n'en prenez point ombrage.

—Tout cela est superbe ; mais j'en reviens à mon idée : les ouvriers menuisiers de l'Autriche devraient rester chez eux, et ne pas venir manger le pain des compagnons allemands, qu'ils ont tant de mal à gagner.

Maître Berthoud, qui rentrait à l'atelier sur les derniers mots, et comprenant que Bruck essayait de chercher querelle à son compagnon, intervint aussitôt.

—Eh bien, qu'est-ce encore ? dit-il d'une voix brève et forte.

—Rien, répartit Frantz Raab ; nous causons entre nous.

Dominé par la voix impérative du patron, Bruck ne souffla mot ; mais à la manière dont il remuait ses lèvres, il était facile de s'apercevoir qu'il se livrait à un monologue intérieur qui n'avait rien de gracieux pour ceux qui l'entouraient.

C'est à peine s'il prit la parole le reste de la journée ; à table même, il répondait à peine aux questions qui lui étaient faites ; il n'y avait pas à se le dissimuler, Frantz Raab lui était antipathique.

Cette antipathie s'accroissait davantage encore les jours suivants : malgré la convention prise, le premier soir, de traiter sur un pied parfait d'égalité, Gaston et Bruck ; maître Berthoud et surtout dame Catherine s'oubliaient parfois, et semblaient avoir des égards particuliers pour le nouveau venu ; Bruck s'en aperçut vite et devint tout songeur.

—C'est singulier, pensa-t-il, voilà un étranger installé depuis quelques jours seulement dans cette maison, et les maîtres ont l'air d'être ses domestiques ; jamais le patron ne lui parle d'un ton autoritaire ; à table, dame Catherine lui donne les meilleurs morceaux. Etrange, vraiment, cette manière de faire ; est-ce parce qu'il est Autrichien ? Peut-être. Ce Suisse n'aime pas l'Allemagne, il y a longtemps que je m'en suis aperçu, et s'il a deux ouvriers à prendre, il choisira toujours l'étranger à ce pays. Plusieurs fois déjà, il a occupé des compagnons menuisiers venant d'au-delà des frontières, cependant, il n'avait pas pour eux cette déférence voilée que je remarque depuis que Raab s'est installé ici. Tout cela me paraît louche et bien singulier ; allons, Bruck, si tu n'es pas une bête, il faut le prouver, en trouvant le mot de cette énigme.

Quelques jours plus tard, une grande nouvelle parvint jusqu'à Offenbourg : à la suite de la bataille de Buzenval, le gouvernement français avait demandé un armistice ; celui-ci était signé, on pouvait donc considérer la paix comme prochaine.

Bruck, en lisant un des premiers la dépêche, qu'on venait d'afficher à la gare, accourut à l'atelier.